

XYZ. La revue de la nouvelle

Un puits d'étincelles

Francine Beaudin



Number 150, Summer 2022

Feux d'artifice : spécial 150^e numéro : on fête !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98621ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudin, F. (2022). Un puits d'étincelles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (150), 82–85.

Un puits d'étincelles

Francine Beaudin

A WAH descend de l'autobus et jette un coup d'œil rapide autour d'elle pour s'orienter. Elle défroisse le bout de papier que lui a remis Zahid à l'école. Sa paume est moite. Chercher une nouvelle adresse, par elle-même, sans guide, représente un défi. Elle repère la rue qui s'étire, étroite, à sens unique. Elle dépasse un grand stationnement, une bibliothèque publique d'où sort une femme poussant un landau double. Awah lui offre de l'aide, retenant les portes en bois. Quelques gros bacs à fleurs s'étiolent, faute de pluie récente. Elle s'arrête et détaille l'immeuble du 55, rue de l'Érable, structure de deux étages en briques rouges. Un logo, quatre enfants en décalque coloré, orne le dessus des portes. Aucune plaque pour identifier l'édifice. Personne en vue. Elle hésite, ouvre la porte principale. Zahid lui avait parlé de l'endroit peu de temps après son arrivée à l'école secondaire : craintive, elle a mis des mois à accepter de s'y rendre. Une flèche l'invite à se diriger vers le sous-sol. La main sur la rampe, elle s'arrête, serre les dents. Elle baisse un peu son masque et prend une grande respiration. Elle transpire. Elle n'aime pas descendre vers les sous-sols. Ceux qu'elle connaît suintent le moisi, le froid, la peur.

Des éclats de voix, des rires font écho dans la cage d'escalier. Elle voit pointer trois têtes de femmes qui montent vers elle, de lourds sacs au bout des bras. La plus âgée lui fait signe de descendre : *Allez-y, c'est en bas*. Awah remarque l'éclairage feutré, compte une dizaine de marches à chacun des deux paliers, observe les affiches d'aliments. Elle suit un corridor vers la droite et entre dans une grande salle aux murs jaune vif. Des hommes et des femmes s'interpellent, tout en installant des tables rectangulaires au centre de la pièce. Une femme à la chevelure argentée et aux yeux malicieux lui souhaite la bienvenue. Dans un coin, un jardin

82 hydroponique blanc, sous de petites ampoules. Il y pousse

des laitues frisées, du basilic et d'autres herbes aromatiques. Elle y reconnaît quelques feuilles tendres. Elle s'approche et hésite quelques instants avant de froisser la menthe et de la sentir.

— Bonjour. Tu dois être Awah ? Fahid m'a indiqué que tu viendrais. Moi, c'est Michael. Bienvenue. Viens, je vais te montrer.

Awah suit son interlocuteur dans la grande pièce attenante et y découvre des bacs de fruits et de légumes, des étagères bien garnies de provisions dans des boîtes de carton et des conserves. Plusieurs réfrigérateurs commerciaux s'alignent sur un mur. Il y a plus de nourriture autour d'elle qu'elle en a jamais vu au marché de son village natal. C'est surtout l'immense cuisine industrielle sur la gauche qui retient son attention. Des plans de travail sur roues en aluminium, des caisses d'ustensiles, plusieurs fours et lavabos, une panoplie d'ingrédients prêts à être combinés.

— Ici, c'est la cuisine communautaire. Des chefs du voisinage donnent des ateliers culinaires aux gens du quartier. Aujourd'hui, tu vas nous aider à préparer des pâtés aux lentilles. C'est le repas que le centre offre, accompagné de tomates et de concombres. Voici Ousmane, ta partenaire de cuisine. Elle est aussi inscrite à ton école.

Habilement, la grande adolescente congolaise façonne des triangles après avoir roulé, aplati et découpé la pâte. Ses nattes onduyantes sont nouées sur sa tête, sous un filet. Ousmane lève les yeux vers Awah et, en riant, l'invite à s'approcher de la table en inox. Michael remet un tablier à la nouvelle venue, une planche à découper, un couteau à large lame et plusieurs paniers de légumes. Awah se met allègrement à la tâche, en commençant par les oignons. *Pour les émincer, il faut les couper en fines lamelles*, disait sa grand-mère.

Awah devait avoir sept ou huit ans la dernière fois qu'elle avait cuisiné avec sa *têta*. Il était de tradition, pendant le ramadan, de préparer des koubbas, ces boules de viande recouvertes de boulgour. Awah n'avait pas droit au gros couteau, mais elle pouvait mélanger les herbes et l'oignon aux

boulettes d'agneau. Elle adorait mordre dans les croquettes encore chaudes, trempées dans le yaourt. L'absence de sa grand-mère est exacerbée par les odeurs épicées du curcuma, de la coriandre et du cumin que Michael ajoute aux lentilles. Lorsque la famille d'Awah avait fui vers la Turquie, dix ans plus tôt, les grands-parents avaient choisi de ne pas quitter Alep. D'un camp de réfugiés à l'autre, d'un pays d'accueil jusqu'à son arrivée au Canada, Awah ne les avait jamais revus. Du revers de la main, elle écrase une larme.

— Ça va ?

— Oh oui, ce n'est rien, juste les oignons...

L'après-midi s'écoule sous le cliquetis des ustensiles, au fil d'échanges ricaneurs sur les lubies de quelques enseignants, dans le partage de musique arabe sur TikTok. Les condiments sont rissolés et ajoutés à la garniture, les tomates et concombres finement tranchés et déposés dans plus d'une centaine de plats de service individuels sur les tables. Les samosas prennent forme sous les doigts agiles d'Ousmane et passent à la friture. Tout est prêt. Déjà, des résidents du quartier patientent, dans l'attente de recevoir les plats préparés et un sac de provisions.

Awah pousse un soupir, frotte ses mains sur le tablier, satisfaite de son travail et de sa contribution de l'après-midi. Les trois cuistots terminent le rangement de la cuisine et enfilent les dernières bouchées de samosas. Michael et Ousmane invitent Awah à se joindre à eux pour assister à des feux d'artifice en soirée. Des cousins d'Ousmane habitent dans un appartement dont le balcon surplombe la rivière : ils seront aux premières loges pour admirer les prouesses pyrotechniques. Awah est enchantée par cette invitation imprévue. La dernière année a été angoissante : plusieurs déménagements depuis son arrivée au pays, changement d'école, perte de ses quelques amies. Elle accueille avec reconnaissance la délicate invitation. La permission parentale est difficile à obtenir. Elle est concédée finalement lorsque la mère d'Awah découvre que la tante d'Ousmane est l'une de ses clientes au salon de coiffure.

Le crépuscule languit avant de faire place à la nuit. Awah a rencontré les cousins, grignoté des pistaches. Du balcon, elle découvre les feux des lampadaires, le mouvement des phares sur l'autoroute. Michael, Ousmane et les autres la rejoignent : les feux d'artifice vont commencer.

Un coup de tonnerre et des faisceaux lumineux colorés illuminent le firmament. Plusieurs explosions se suivent et des roues vertes, rouges et bleues éclairent le ciel. Une déflagration précède la projection d'un énorme champignon fluorescent au-dessus d'eux. Une pétarade de détonations s'ensuit et des jets de lumière blancs crèvent la noirceur. Awah pousse un cri et tombe à genoux, les bras recourbés sur la tête, le corps tremblant. Les paupières fermées, elle cherche un abri pour se protéger des obus, des tirs d'artillerie. La crépitation des feux d'artifice scande le ricochet des mitrailleuses à la frontière turque. Les dernières décharges des feux craquent. Des pivoinies gigantesques s'évanouissent dans le ciel. Sans mot, Ousmane et Michael soulèvent Awah. Ils savent reconnaître ces cauchemars éveillés surgissant sans prévenir, au déclic d'un son, d'une odeur.